

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'amour, toujours l'amour!

Hugues Corriveau

Number 98, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2000). Review of [L'amour, toujours l'amour!] *Lettres québécoises*, (98), 25–26.

Jean-Marc Dalpé, *Un vent se lève qui éparpille*, Sudbury, Prise de parole, 1999, 192 p., 19 \$.
 Lynn Diamond, *Le passé sous nos pas*, Montréal, Triptyque, 1999, 172 p., 18 \$.
 Judith Messier, *Johnny et Salomé*, Montréal, les Intouchables, 1999, 268 p., 19,95 \$.



L'amour, toujours l'amour !

Fais-moi mal, Johnny ! Ou encore : mon oncle, son père !
 Et pourquoi pas : ma sœur assassinée !

ROMAN
 Hugues Corriveau

JEAN-MARC DALPÉ VIENT AU ROMAN avec une voix forte et d'une rare intensité. *Un vent se lève qui éparpille* est un livre hybride, dont le titre étrange et troublant surprend déjà (comme si Faulkner se lovait ici derrière les mots), roman qu'on pourrait dire à la fois oral et d'une grande recherche formelle.

Un vent trouble

L'écriture est ici exigeante, formidablement évocatrice, dominant le propos lui-même tant la manière de rapporter les événements soutient ce roman à bout de souffle. Il faut compter aussi sur la tension effrénée des sentiments partagés avec fureur par les protagonistes. Marcel aime Marie. Voilà un point de départ qui pourrait bien paraître banal s'il n'y avait ce goût de Marcel pour une « rose tatouée » par la Maggie du *Maggie's Tattoo Parlor*. Mythique geste qui scarifie dans la peau le sentiment secret de Marcel pour qui ne l'aime pas, car la Marie trouve ailleurs à assouvir des désirs que l'ennui, l'isolement, l'éloignement exacerbent. Marcel Collin, c'est celui que les copains Gerry, Lucien et Paul abandonnent au cours d'une virée à Toronto, c'est l'antihéros qui boit, sacre, s'égaré dans des délires amoureux qui, portés par le vent sans doute, tourbillonnent dans sa tête jusqu'à ce qu'il se retrouve en prison pour meurtre, à cause de la Marie. Dès le début du roman, on sait que le personnage est en prison. On retourne sur les lieux du crime, fouir ça et là les consciences des uns et des autres. Ainsi, un chapitre pour Marcel, un autre pour tante Rose, la trahie, un autre pour l'oncle Joseph, l'incestueux, et un dernier pour l'abandonnée Marie à l'enfant aux yeux bleus, ce Méo qui est le signe du désastre. Chaque chapitre est introduit par un poème, chaque chapitre, interrompu par le chœur des témoins, des commères, comme si la culture grecque ancienne, dont il sera un moment question, trouvait sa place au milieu de ce drame humain. Mais il y a ce style imparable, cette manière de raconter la passion, la vengeance, la dilution sentimentale, il y a le talent extraordinaire de Jean-Marc Dalpé et son style :

Un jour, ce qu'on invente, ce qu'on fabrique, on ne se souvient plus de l'avoir fabriqué

« C'est d'même que ça s'est passé, c'est sûr. »

et sans vraiment s'en rendre compte, on se met à ajouter des détails, à en altérer d'autres, et finalement on se met à changer de grands bouts, non pas pour tromper celui qui nous écoute mais tout simplement parce qu'un jour, le raconter devient plus important que de s'en souvenir (p. 57)

Ces points absents, ces interruptions qui nous introduisent dans l'esprit du narrateur, cette manière de lier sa prose en un mouvement virevoltant fait que, comme le dit le titre, la linéarité « s'éparpille », nous fait entrer dans ce maelström, symphonie en quatre mouvements, en quatre consciences, facettes d'une même tragédie que le prêtre officiant du début et de la fin encadre de ses absurdes hésitations. L'Ontario profond, les mineurs, la brutalité des hommes d'hôtel comme de ceux qui fêtent à l'alcool le plus fort, le petit monde des fermes perdues, toute cette grouillante humanité transpire ici une certaine laideur et laisse un goût de vérité crue et sale qui transporte le lecteur jusqu'à la joie, celle qui vient de certains remugles quand ils rappellent Zola et Russel Banks, ou quelque réalité incontournable :

Pendant longtemps, c'était juste dans sa tête

lui-même (Joseph), l'homme mûr aux yeux bleu clair, et la jeune fille aux longs cheveux roux, debout l'un en face de l'autre

oui juste dans sa tête... durant des semaines, des mois, s'imposant petit à petit chaque fois qu'il la voyait [...]
 (p. 119)

[...]

oui juste dans sa tête : jusqu'au moment où ça ne l'était plus, que c'était pour vrai, et rien ne s'est passé comme il l'avait imaginé (les fois qu'il n'avait pu s'empêcher de l'imaginer), parce qu'elle était encore plus belle, que c'était encore plus fort, et que ce n'était pas la fin mais le début
 (p. 129)

C'est ainsi que les choses vont dans ce très fort roman, de l'imaginaire jusqu'aux faits réels, en un flou palpable et d'une rare efficacité. *Un vent se lève* qui nous apporte l'évidence d'un talent qu'il faudra suivre.

La morte qui rassemble

Beau livre aussi que celui de Lynn Diamond, que ce *Passé sous nos pas*, mais d'une tout autre facture. Ici, l'économie la plus sobre, les petits chapitres qui n'ont parfois que quelques lignes, mais aussi une mosaïque de points de vue autour d'un meurtre. Il est certain que, lisant la présentation des personnages, on reste un peu perplexe : « Depuis douze jours, la ville ne parle que de l'assassinat de Leslie Crawn, fille d'Irène, sœur de Laurie et de Dave, mère des jumelles, tante de Minnie. » Oui, on se dit qu'il y a bien du monde en trois lignes. Et puis, tranquillement, les choses se mettent en place. Ce sont elles, les femmes de la famille, les petites filles aussi qui, tour à tour, prendront la parole



Jean-Marc Dalpé

pour dire qui fait quoi, de qui dépend peut-être le drame. Ainsi découvre-t-on avec Laurie, ce « 3 juillet 1999 », le cadavre de Leslie, « les jambes écartées, la gorge tranchée, un couteau enfoncé à quelques centimètres du cœur, les seins sanguinolents. [...] sa main droite avait été sectionnée au poignet. » (p. 15) Un peu sordide, cela. Mais voilà, le talent de Lynn Diamond sera de nous faire entrer dans cette famille éprouvée en reconstituant son histoire, par touches subtiles, en une sorte de détour, pourrait-on dire, afin que se restructure un récit de départ, d'abandon, d'étrange retour aux sources, une histoire où la misère morale, encore une fois, sera la brume à travers laquelle la lumière du sens cherchera à émerger. Chaque chapitre porte un titre évocateur, comme « Atmosphère », « Rien n'a changé » ou « Dans le cri des oiseaux, l'aurore s'était levée » ; bref, il y a là un effort stylistique efficace qui joue du sens poétique comme des vérités les plus simples ou les plus terribles. Ainsi le prouve le très court mais très efficace chapitre intitulé « Le placard à mains » :

Dans le placard d'un appartement du centre-ville, un concierge a découvert trois mains. Vraisemblablement des mains de femmes. La police pense que l'une d'elles pourrait appartenir à Leslie. Ils n'ont pas d'idées pour les deux autres. Ils vont devoir chercher des cadavres, en plus d'un meurtrier. (p. 144)

C'est cela, ce roman, une façon nette de dire les choses sans détour, mais avec cette assurance dans la manière qui emporte l'adhésion. Force nous est de constater que ce court récit, à la fois policier et familial, tient bien la route.

Les voiles de Salomé

Moins évident, par contre, est le talent de M^{me} Judith Messier dans son *Johnny et Salomé* (quel titre tout de même ! et, encore une fois aux Intouchables, quel livre laid !). Marie-Joséphé Loïselle, dite de son nom de rue Salomé, vivant trop bien à l'Île-des-Sœurs, voulut un jour se pendre (je ne résiste pas à vous citer le premier paragraphe, le ton y est donné, et on frémit un peu à cause du style, non pas à cause de la mort proche) :

La jeune fille monte sur le tabouret, fixe la corde au support métallique et passe le nœud coulant autour de son cou. Sa vie est une prison à deux issues : une trappe qui s'ouvre sur le vide que certains appellent l'avenir et une cheminée qui débouche sur le néant que certains nomment la mort. (p. 13)

Bon ! qu'on se le tienne pour dit, « l'avenir » s'atteint par une « trappe » et la « mort », par une « cheminée » ! Lire enrichit parfois. Il faut dire que la pauvre s'occupe seule d'un petit frère arrivé sur le tard et qu'on appelle l'Accident, et d'une sœur un peu débile qu'on

appelle l'Épreuve, la mère préférant prier devant son portable branché sur le site du Vatican. C'est bien triste, tout cela. Marie-Joséphé, encore ainsi nommée, décidera, tout de go, plutôt que de se pendre, d'aller squatter en ville, question d'apprendre la misère. Premier soir, elle suit des punks dans le squat le plus sordide et est sauvée (vous l'aurez deviné) par nul autre que son Johnny qui l'avait aperçue dans la rue (elle a quatorze ans, il en a seize) et aimée du coup de foudre le plus « cupidonnesque ». Et là, la pauvre petite Aurore va vivre la plus exaltante bohème heureuse (un peu sale, tout de même, avouons-le), mais idyllique. Rien sur son chemin pour la décourager. Elle va suivre (comme toute fille se doit de le faire, j'imagine) le gars de ses rêves. Parce que la pauvre Aurore de l'Île-des-Sœurs ne pouvait pas rencontrer un malpropre, allons ! Son Johnny, lui, n'a pas d'anneau dans le nez ou aux oreilles ou aux lèvres, il n'est pas sale, ne se drogue pas, se lave tous les jours, a la queue de cheval sur sa tête à demi rasée toute propre. Enfin, un fils de famille, quoi ! Il aurait presque été présentable devant la dinde de Tanks Giving. Tous deux souffrent un peu, tout de même : quand ils ont faim, ils vont faire la vaisselle dans un réseau de restaurants que s'est constitué le débrouillard petit Johnny (ah ! le vlimeux !). Même que Djamel le protège, le fait rêver du désert d'Afrique, au point que notre Johnny, en homme d'affaires averti, a un compte en banque (je vous jure que je ne mens pas !) dans lequel on prend la peine de nous préciser qu'il n'y a que des dépôts, aucun retrait. Je vous dis, la Charlotte qui a toujours prié en vain Notre Dame aurait dû rencontrer M^{me} Messier pour se sortir du trou. Bref, revenons à notre misérable couple d'ados. Salomé fera l'amour pour la première fois avec son délicat Johnny (qui en a vu d'autres et qui est si attentif avec elle) dans une chambre d'hôtel puis ils vont au motel. Voyons donc ! La petite fugueuse de l'Île aurait-elle pu avoir sa première expérience ailleurs que dans des draps propres ?

Johnny a un talent d'artiste (on ne s'épargne rien comme bonbon à l'eau de rose ici) et vend ses aquarelles (encadrées, avec passe-partout, s'il vous plaît) pour ramasser de l'argent pour sa chouchoute rechigneuse qui critique tout, surtout l'ennui qu'elle ressent quand elle est loin de son bellâtre bien coiffé. Mais voilà, alors que les amoureux passent un soir — imprudente jeunesse — par une ruelle sombre, d'horribles skins vont démolir le petit et un peu amocher le maquillage de la jouvencelle. Alors là, je vous dis ! Expédiée, la fin. Ramassée par la police, la petite criera son amour au garçon dont elle est séparée par l'horrible sort. Elle lui promet de l'inviter à l'Île, sinon elle s'enfuira de nouveau pour le rejoindre.

Arrêtons là. Disons tout simplement qu'en plus, c'est mal écrit et mal corrigé, l'éditeur n'ayant pas cru bon sans doute de s'attarder à peaufiner une telle tartine. Ainsi lit-on, ça et là : « sa présence leur indiffère » (p. 24), « il détient son argent et pratique la rue » (p. 57), « sans n'attirer l'attention de personne » (p. 77), « ils grimpent une butte » (p. 147). Sans compter des invraisemblances étonnantes dans le déroulement des actions dont la plus inouïe reste sans doute la scène où notre couple, après être descendu à la station Pie-IX (car le Johnny voulait que Salomé rencontre sa maman danseuse toute nue), ressort du club où professe la maman et décide de courir jusqu'à l'esplanade de la Place des Arts (la jeunesse, je vous dis que ça tient en forme) !

Un conseil: lisez Jean-Marc Dalpé ou Lynn Diamond, vous y ferez un voyage plus enrichissant.



M MARC VEILLEUX IMPRIMEUR INC.
Les spécialistes du livre!

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville, Qc J4B 7G4
Tél (450) 449-5818 • Fax (450) 449-2140
marc.veilleux@videotron.ca